

point que l'on s'y intéresse. Il change comme le pinon, change avec l'âge comme le charbonnet de, avec des modalités, soutient les vers. Il s'y amuse peut-être à mesure que de bons chanteurs, car beaucoup d'oiseaux possèdent la faculté de s'approprier le chant des oiseaux chanteurs; mais si je trouve parfois certains en véritablement polyphones, si je puis lui appliquer ce terme, c'est dans le fait suivant : Au printemps, j'ai l'habitude, continue de m'enfermer M. Wingard, de capturer des grillons des champs et de les garder vivants dans de petites cages en bois. Jusqu'à ce jour, ces petites cages étaient garnies à côté de celle de mes oiseaux, et aucun de ceux-ci, même le rossignol, n'avait eu la prétention d'imiter le chant du grillon. Cette année j'ai pris de nouveaux grillons et j'ai mis deux cages à côté de celle de mes oiseaux. Quel n'a pas été mon étonnement, deux jours après, d'entendre le rossignol imiter avec sa voix le chant du grillon!

Et M. Louis Wingard ajoute : « Je ne puis les grillons tout morts depuis longtemps et le grillon ne cesse d'imiter le chant de ses orthoptères qu'il entoure à côté de ses autres oiseaux. Cette imitation à répétition, ne m'a même eu lieu que de tout chanter un même grilloir comme un rossignol. Deux jours, il a été pris au nid; sa mélodie n'a pas eu conservé le grilloir de ses parents. »

En cette observation a recueilli un fait du même genre qui lui a été rapporté par un journaliste. Un homme avait élevé deux linottes, pris au nid quelques jours après leur naissance, et, comme si aucun chat s'était en milieu de bois et les linottes étaient isolées, les oiseaux n'avaient jamais l'occasion d'entendre le chant de leurs parents. En revanche, plusieurs rossignols vivaient dans les mêmes voisins, et, lorsque les jeunes linottes commencent à chanter, le grilloir ne fait pas un bruit de rouille qu'ils entendent près le chant du rossignol et se rendant les notes avec une grande pureté! Des linottes chantant comme des rossignols!

Le même observateur raconte qu'il est l'occasion de faire des remarques analogues sur les pinons, qui ont des chants très variés (au moins une quinzaine). Le même oiseau est souvent doté de deux et même de trois chants. Il est à noter que tous ces chanteurs ne sont pas confondus entre eux. Les chants sont rigoureusement distincts, et, dans une circonstance d'imitation, tous les individus de l'espèce ont les mêmes chants et le même nombre de chants. Dans la ville qu'il habitait en observation, les chanteurs de pinons constituaient à plusieurs lieues à la ronde les stations de ces chanteurs variés, et ils possèdent ainsi à leur guise se procurer des sujets possédant leurs chants de prédilection. Il résultait de ces faits que généralement les oiseaux n'ont de chant que par imitation.

De même, enfin, M. Dégis rapporte¹ le cas d'un tout jeune rossignol qui portage pendant quelque temps le ruge d'un charbonnet et qui gazouille finalement comme lui.

¹ Le Cosmos.

Il serait intéressant de pousser des expériences de cette nature et de voir si l'écho polyphone n'est qu'une exception, ou si cette faculté d'imitation est plus ou moins générale. Pourrait-on seulement constituer ainsi de nouveaux oiseaux chanteurs? TROISIÈME.

NOTES SUR LE FOOT-BALL.

Il y a deux les joueurs, même dans l'histoire, des compétitions sportives. La marche triomphale du football à travers les habitades jusqu'à des solitaires de notre jeunesse française ne est un bon exemple. Le football existait tout entier lui. Son premier début était d'être anglais. On nous répète à chaque instant que nous sommes des anglais ou des français. Cela n'est pas; car l'anglais le petit groupe de personnes parisiennes qui affectent de ne parler que du langage anglais à Londres, il n'y a qu'une seule école d'anglais, M. Maubert, pour quelle école amitiés des amphilobes à patriotiques dans la presse et dans l'opinion. De plus, le football traîne son entrée chez nous précède d'une réputation nettement établie de brutalité; les mêmes français qui imitent les anglais et les anglais ne pourraient être leur lui faire un accueil sympathique. Enfin, c'est un jeu violent; il exige la formation de deux équipes de onze ou quinze joueurs chacune; pour se déplacer à l'aise, ces équipes ont besoin d'un vaste espace de terrain plat et gratuit. Autant de motifs pour que les maîtres ne fussent pas favorables à une innovation qui était forcément compliquée la discipline et accablait le poids de leurs responsabilités.

Mais il faut signaler un dernier désavantage auquel nul de ceux qui ont popularisé le football en France n'avait songé, et dont, pour ma part, j'ai été long à me rendre compte. Il est impossible en sport qui n'est pas à un moment à se comprendre quelque chose à ce qui se passe sous ses yeux. Il suit une règle, des lois et des joutes complexes, des poitrines qui se heurtent, des mains qui se crispent, toute une série d'efforts auxquels il s'attacherait s'il est peintre ou sculpteur, qui lui font horreur s'il est pédagogue ou s'il a simplement l'âme sensible. Cependant, en face de ce travail intense des muscles, le premier lui sensible (je dis des forces intellectuelles et morales tout, ou même même, mises à contribution et que rien ne surmonte dans l'être qui se déballe devant lui? Si Paul Bourget, pourtant si bien fait pour comprendre cela, s'en pas en l'appréciant, qui dans le journal? La description qu'il donne, dans *Œuvres Nées*, d'un match de football, est une trompeuse photographie; tout ce qui s'y trouve reproduit est exact et réel; mais elle ne reproduit pas tout. C'est dans ce que la partie intellectuelle du jeu — de beaucoup la plus importante — demeure invisible; c'est donc que le lecteur y voit d'abord à l'intelligence.

On manifestait le football avant de le connaître. La conclusion fut bien plus étrange quand on le

point que Ton s'y résignât. Il remuait comme le poisson, claqué sur l'eau comme le charbonnet d'acier, avec des muscles, souterrain les uns, il n'y avait peut-être là encore rien de bien étonnant, car beaucoup d'oiseaux possèdent la faculté de s'approprier le chant des oiseaux chanteurs; mais où je trouvais mes oiseaux véritablement polyphones, où je puis les appliquer au terme, c'est dans le fait suivant : Au printemps, j'ai l'habitude, comme de coutume H. Ringard, de capturer des grillons des champs et de les garder strictement dans de petites cages en fer. Jusqu'à ce jour, ces petites cages étaient peignées à côté de celle de mes oiseaux, et aucun de ceux-ci, même le rossignol, n'était en la présence d'imiter le chant du grillon. Cette année j'ai pu de nouveau peigner et j'ai mis leurs cages à côté de celle de mes oiseaux. Quel n'a pas été mon étonnement, deux jours après, d'entendre le rossignol chanter avec un vrai le chant du grillon !

Et H. Louis Ringard ajoute : « Aujourd'hui les grillons sont nés depuis longtemps et le grillon ne cesse d'imiter le chant de ses orthoptères qu'il entendait à côté des autres oiseaux. Une curieuse observation, ou, au moins, on voit qu'il peut chanter un autre langage comme un rossignol. Trois jours, il a été pris au nid, et même n'a pas eu conscience le père et la mère. »

En outre observation à recueillir un fait du même genre qui lui a été rapporté par un journaliste. Un homme avait élevé deux lièvres, pris au nid quelques jours après leur naissance, et, comme sa maison était située au milieu de bois où les lièvres étaient nombreux, les oiseaux n'eurent jamais l'occasion d'entendre le chant de leurs parents. En revanche, plusieurs oiseaux venaient dans les enclos voisins, et, lorsque les jeunes lièvres commençaient à chanter, le lièvre en fait qui ne peut chanter de naissance qu'ils avaient pris le chant du moineau et ne rendait les notes avec une grande pureté! Des lièvres chantant comme des moineaux!

Le même observateur raconte qu'il est parvenu de faire des remarques analogues sur les pigeons, qui ont des chants très variés (au moins au printemps). Le même pigeon est souvent doté de deux et même de trois chants. Il est à noter que tous ces chanteurs ne sont pas confondus entre eux. Les chants sont rigoureusement distincts, et, dans une circonstance d'imitation, tous les individus de l'espèce ont les mêmes chants et le même ordre de chants. Dans le nid qu'habitait un albatros, les oiseaux de plusieurs semaines à plusieurs mois à la fois les mêmes de ses chanteurs variés, et ils paraissent ainsi à leur qui se procurent des signes possèdent leurs chants de polyphonie. Il résultait de ces faits que généralement les oiseaux font de chant qui par imitation.

De même, enfin, M. Béguin rapporte le cas d'un tout jeune merle qui partage pendant quelque temps le langage d'un charbonnet et qui paraît lui absolument comme lui.

* Le Geai.

Il serait intéressant de poursuivre des expériences de cette nature et de voir si l'école polyphone n'est qu'une exception, ou si cette faculté d'imitation est plus ou moins générale. Il serait-on pourrait constater ainsi de nouveaux oiseaux chanteurs? T. B.

NOTES SUR LE FOOT-BALL

Il y a deux les joueurs, comme dans l'histoire, des sociétés sportives. La mode française du football à travers les habitudes jusqu'aux si millitaires de notre jeunesse française ne est un nouvel exemple. Le football existait tout autre lui. Son premier début était d'être anglais. On nous répète à chaque instant que nous sommes les amoureux de football. Cela n'est pas; car il y a le petit groupe de joueurs parisiens qui affectent de ne pas parler du foot-ball à Londres, il n'y a qu'une seule école d'entraîneurs, pour quelle école amicale des associations patriotiques à dans la presse et dans l'opinion. De plus, le football traitait une entrée chez nous précédé d'une réputation tellement stable de l'anglais; les mêmes français qui enseignent les langues et les langues ne paraissent des leur lui faire un accueil sympathique. Enfin, c'est au jeu collectif il exige la formation de deux équipes de joueurs jeunes d'habitude; pour se défendre à l'aise, ces équipes ont besoin d'un vaste espace de terrain plat et ouvert. Artant de motifs pour que les autres ne fussent pas demandés à une innovation qui était forcément compliqué le discipline et accablait le poids de leurs responsabilités.

Mais il faut signaler un dernier désavantage auquel nul de ceux qui ont popularisé le football en France n'avait songé, et dont, pour ma part, j'ai été long à me rendre compte. Il est impossible ou question qui n'est pas à son content de comprendre quelque chose à ce qui se passe sous ses yeux. Il voit une mêlée, des bras et des jambes enchevêtrés, des poitrines qui se heurtent, des mains qui se crispent, mais tous ces efforts auxquels il s'intéresse s'il est peintre ou sculpteur, qui lui font honte s'il est pédagogue ou s'il a simplement l'âme sensible. Généralement, en face de ce travail intense des muscles, la pensée lui vient vite de l'âme des forces individuelles et sociales sont, au même moment, mises à contribution et que rien ne s'arrête dans l'être qui se débattent devant lui! Si Paul Bourget, pourtant si bien fait pour comprendre cela, n'a pas vu l'apocalypse, qui dans le journal? La description qu'il donne, dans *Œuvres-Œuvres*, d'un match de football, est une trompeuse photographie; tout ce qui s'y trouve reproduit est exact et vrai; mais elle ne représente pas tout. C'est dans que la partie véritable du jeu — de beaucoup la plus importante — demeure invisible; c'est donc que le miracle y sert d'arme à l'intelligence.

On maudissait le football avant de le connaître. La malédiction fut bien plus énergique quand on le

Notes sur le foot-ball

Pierre de Coubertin



La Nature, Paris

Exporté de Wikisource le 25/04/2019

NOTES SUR LE FOOT-BALL

Il y a dans les mœurs, comme dans l'histoire, des conquêtes imprévues. La marche triomphale du foot-ball à travers les habitudes jusqu'alors si sédentaires de notre jeunesse française en est un nouvel exemple. Le foot-ball avait tout contre lui. Son premier défaut était d'être anglais. On nous répète à chaque instant que nous sommes des anglomanes renforcés. Cela n'est pas ; car à part le petit groupe de gommeux parisiens qui affectent de ne porter que du linge blanchi à Londres, il suffit qu'une mode arrive d'outre-Manche, pour qu'elle éveille aussitôt des susceptibilités « patriotiques » dans la presse et dans l'opinion. De plus, le foot-ball faisait son entrée chez nous précédé d'une réputation nettement établie de brutalité : les mères françaises qui craignent les rhumes et les engelures ne pouvaient dès lors lui faire un accueil sympathique. Enfin, c'est un jeu collectif : il exige la formation de deux équipes de onze ou quinze joueurs chacune : pour se déployer à l'aise, ces équipes ont besoin d'un vaste espace de terrain plat et gazonné. Autant de motifs pour que les maîtres ne fussent pas favorables à une innovation qui allait forcément compliquer la discipline et accroître le poids de leurs responsabilités.

Mais il faut signaler un dernier désavantage auquel nul de ceux qui ont popularisé le foot-ball en France n'avait songé, et dont, pour ma part, j'ai été long à me rendre compte. Il est impossible au spectateur qui n'est pas « au courant » de comprendre quelque chose à ce qui se passe sous ses yeux. Il voit une mêlée, des bras

et des jambes enchevêtrés, des poitrines qui se heurtent, des mains qui se crispent, toute une série d'efforts auxquels il s'intéressera s'il est peintre ou sculpteur, qui lui feront horreur s'il est pédagogue ou s'il a simplement l'âme sensible. Comment, en face de ce travail intense des muscles, la pensée lui viendrait-elle que des forces intellectuelles et morales sont, au même moment, mises à contribution et que rien ne sommeille dans l'être qui se débat là devant lui ? Si Paul Bourget, pourtant si bien fait pour comprendre cela, n'a pas su l'apercevoir, qui donc le pourrait ? La description qu'il donne, dans *Outre-Mer*, d'un match de foot-ball, est une trompeuse photographie : tout ce qui s'y trouve reproduit est exact et réel ; mais elle ne reproduit pas tout. C'est donc que la partie cérébrale du jeu — de beaucoup la plus importante — demeure invisible ; c'est donc que le muscle y sert d'écran à l'intelligence.

On maudissait le foot-ball avant de le connaître. La malédiction fut bien plus énergique quand on le connut. Les journalistes, horrifiés, en firent de terribles descriptions, propres à donner la chair de poule aux parents les moins craintifs ; des listes de tués et de blessés, importées d'Angleterre, circulèrent comme pièces à l'appui ; certains proviseurs prirent sur eux de l'interdire aux lycéens. Rien n'y fit : la marée monta avec une parfaite régularité. Les jeunes gens mirent, à vaincre tous les obstacles, une persévérance dont nul ne les aurait crus capables. Les prairies manquaient ; ils jouèrent sur la terre battue, dans le sable, au risque de se rompre les os ; ils auraient pour un peu joué sur des tas de cailloux. Je me rappelle des parties épiques au Bois de Boulogne sur la pelouse de Saint-Cloud. L'endroit était fort dangereux ; un arbre était planté tout au milieu ; les joueurs pouvaient à tout instant être précipités sur cet arbre et s'y

frapper durement aux tempes. C'était un chêne rabougri et très laid. J'ai bien fait dix démarches pour obtenir qu'on l'enlevât ; mais on sait ce qu'il en coûte pour toucher à un arbre du Bois de Boulogne ! et l'état civil de ce personnage était si compliqué que je ne réussis jamais à trouver à l'Hôtel de Ville le supérieur hiérarchique qui avait droit de décider de sa vie, en dernier ressort ! Deux beaux terrains furent aménagés au Champ-de-Mars, de chaque côté de la Galerie de trente mètres, lorsque les bâtiments de l'Exposition de 1889 eurent été démolis : M. Alphanod nous les avait destinés, mais ils furent réclamés pour les pupilles du Conseil municipal ; les petits bambins des écoles primaires, vêtus de jerseys rayés qu'ils s'obstinaient à porter *par-dessus* leurs chemises et coiffés de « polos » à la dernière mode, s'en vinrent gravement, pendant deux saisons, occuper ces pelouses et y prendre leurs puérils ébats pendant que les lycéens, arrivés à l'âge où les jeux athlétiques sont si nécessaires à l'épanouissement viril, se voyaient relégués dans des préaux trop étroits et exposés à des accidents graves.

En province, la question des terrains n'était pas si difficile à résoudre. Avec de l'ingéniosité et de la persévérance, on trouva des champs inoccupés que les propriétaires consentirent à prêter ou à louer à bas prix ; ou bien l'autorité militaire, la société des courses, la compagnie du chemin de fer concédèrent aux lycéens et aux sociétés athlétiques l'usage des terrains dont elles pouvaient disposer. Mais un autre inconvénient se présenta : l'absence d'émulation. L'émulation est l'essence du foot-ball. Il n'y a pas d'intérêt à y jouer entre camarades qui se connaissent trop bien, qui vivent ensemble depuis longtemps ; à Paris, il y a dix lycées : chaque ville de province n'en a qu'un... On voit, par ce rapide exposé, toutes les chances qu'avait le foot-ball

d'expirer, faute de foot-ballers. Or, depuis dix ans, le mouvement athlétique a subi bien des vicissitudes, bien des arrêts ; il y a eu parfois des enthousiasmes exagérés, plus souvent encore des découragements injustifiés. L'aviron n'a pas prospéré comme on s'y attendait : ce sport si parfait au point de vue du travail musculaire, si captivant par « l'ivresse de nature » qu'il procure à ses adeptes, n'a encore séduit qu'une portion relativement infime de notre jeunesse. Quant au jeu de longue-paume, si intéressant et qui a l'avantage supérieur d'être pour la France un exercice traditionnel, un exercice vraiment national, nous avons en vain travaillé à lui rendre son ancienne popularité. Impossible de faire prendre la boxe, même la boxe « française », qui est un art tout parisien... À de certains moment les courses à pied ont fléchi ; les maîtres de manège, les professeurs d'escrime et de gymnastique se plaignent sans cesse de la concurrence que leur fait la bicyclette : leur clientèle diminue... Un seul sport n'a connu ni arrêts ni reculs : le foot-ball. À quoi cela peut-il tenir — du moment que les circonstances lui ont toujours été adverses — sinon à la valeur intrinsèque du jeu lui-même, aux émotions qu'il procure, à l'intérêt qu'il présente ?

Si les règlements du foot-ball sont assez complexes, on peut toutefois les ramener à quatre ou cinq règles fondamentales qui sont simples. Que cherche le joueur ? Il vise à s'emparer du ballon, à l'amener près de la *ligne de but* de l'adversaire et à lui faire toucher terre derrière cette ligne et le plus près possible du *but* que marquent deux grands piquets réunis à mi-hauteur par une barre transversale. S'il y parvient, il marque un *essai*, lequel se chiffre par un certain nombre de points pour son camp : le ballon est alors placé sur une ligne perpendiculaire à la ligne de but et partant de l'endroit où l'essai a été fait ; on pose le ballon à terre

sur un point quelconque de cette ligne et d'un coup de pied savamment donné, un joueur s'efforce de le faire passer entre les deux piquets, et au-dessus de la barre transversale ; l'essai est alors « transformé en but » et de nouveaux points sont comptés : c'est leur total qui tout à l'heure établira la victoire. Le football, en effet, se joue, à la différence de la plupart des jeux, en quatre-vingts minutes ; la partie se divise en deux portions de quarante minutes chacune : pendant l'entr'acte qui les sépare, les camps changent de côté. À la fin de la partie on additionne les points ; plus les équipes sont fortes, moins élevés seront les totaux : si rien n'a été marqué d'aucun côté, le match est nul.

Tel est le canevas, en apparence très rudimentaire, que viennent compliquer quelques règles additionnelles extrêmement géniales. La manière la plus avantageuse de s'approcher de la ligne du but de l'adversaire, c'est incontestablement d'y porter le ballon en courant et en évitant de se faire « arrêter ». On a le droit, en effet, d'arrêter l'homme qui court avec le ballon, en se saisissant de lui, sauf par le cou ou par les jambes, ce qui pourrait être dangereux. On l'arrête par le milieu du corps. Se voyant sur le point d'être arrêté, que va chercher le joueur ? à se dessaisir du ballon et à le « passer » à un partenaire. Or, il ne peut pas le passer *en avant*. Il ne peut le jeter à un partenaire que sur la même ligne ou en arrière. Voilà une combinaison qui rappelle certains jeux de dames : pour gagner du terrain, le ballon commence donc par reculer. Mais, d'autre part, le joueur lui-même est hors jeu, s'il se trouve en avant du ballon à un moment où ses partenaires se le passent ; il n'est plus qualifié pour le prendre jusqu'à ce qu'il soit de nouveau à sa place, *en arrière du ballon...* Quelque peine qu'on se donne pour expliquer ceci, il doit forcément en résulter de la confusion dans

l'esprit du lecteur. Ce qui peut au contraire lui devenir aisément intelligible, c'est l'ensemble de qualités physiques et morales nécessaires à un bon joueur de foot-ball pour se tirer d'une situation aussi compliquée. Il lui faut de la force sans doute et du poids pour arrêter ses adversaires et résister à leurs arrêts. Mais la souplesse, l'élasticité lui sont bien plus nécessaires encore. Il doit être bon coureur et pouvoir au milieu de sa course en modifier brusquement l'allure ou la direction, se jeter à droite ou à gauche, se couler entre deux ennemis ou bien fondre sur eux pour les dérouter au moment où il vient habilement de se débarrasser du ballon au profit d'un partenaire : autant de décisions à prendre qui exigent du coup d'œil et du sang-froid, de l'abnégation même, car il faut souvent renoncer à accomplir une prouesse individuelle dans l'intérêt de l'équipe, se dessaisir du ballon au moment de tenter soi-même un essai, parce qu'un autre est mieux à même d'y réussir. Enfin, il y a l'esprit de discipline qui s'impose. Chaque équipe ne saurait voir l'*ensemble* de la bataille, c'est l'affaire du capitaine, qui dirige ses hommes en conséquence, qui sait le fort et le faible de chacun, qui doit prévoir les mouvements et réparer les erreurs. C'est l'opinion des Anglais, qu'un homme inintelligent ou simplement lent dans sa compréhension ne deviendra jamais un bon foot-baller. C'est aussi l'opinion de beaucoup d'officiers distingués de l'armée britannique, qu'il y a dans un capitaine de foot-ball sachant son métier l'étoffe d'un véritable stratège. De pareilles louanges, fréquemment décernées, en disent long sur le mérite du jeu. Mais voici qu'une preuve originale et bien imprévue du caractère véritablement scientifique du foot-ball nous vient d'Amérique.

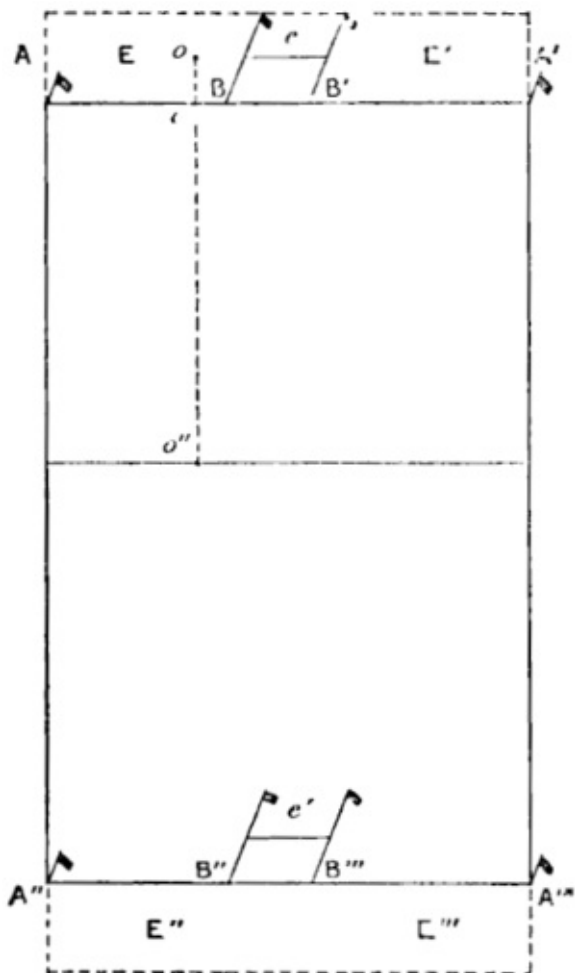


Fig. 1.

Vue à vol d'oiseau d'un champ de foot-ball. — AA'A''A''' Lignes de but des deux camps. — BB'B''B''' Buts formés par deux piquets espacés et réunis à mi hauteur par une barre transversale. — EE'E''E''' Espaces dans lesquels on peut compter des

essais *ee'* Espaces dans lesquels il faut faire passer le ballon en le lançant avec le pied pour transformer l'essai en but. — Si un essai a été fait en *o*, c'est sur un point quelconque de la ligne *o'o''* que le joueur devra placer le ballon à terre pour tenter de l'envoyer avec le pied en *e*.

Un avocat de Boston, nommé Deland, et qui n'avait dans sa jeunesse ni pratiqué, ni même vu pratiquer sous ses yeux le foot-ball — l'athlétisme n'est pas ancien aux États-Unis : c'est à l'issue de la guerre de Sécession qu'il s'est développé — assista un jour à un match universitaire. Il en sortit très captivé et voulut s'initier aux règles du jeu ; il les étudia donc consciencieusement et, de plus en plus enthousiaste, suivit assidument tous les matches de la saison ; cela se passait il y a quelques années seulement. Tout à coup une révélation se fit dans l'esprit de M. Deland ; il se procura l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, et se mit à piocher les campagnes de Napoléon. M. Deland cherchait s'il n'y aurait pas dans la tactique impériale quelques préceptes applicables au foot-ball ; ceci suffit à montrer qu'il avait saisi la caractéristique du jeu. Or, Napoléon excellait à détacher soudainement des masses d'hommes pour les jeter à l'improviste là où l'ennemi s'attendait le moins à les rencontrer. Le capitaine de football peut en faire autant s'il a un moyen de transmettre rapidement et mystérieusement à ses hommes des ordres précis. Ce moyen est simple : il leur parlera en langage chiffré. Quand M. Deland publia les résultats de ses méditations, le monde du foot-ball en fut révolutionné ; on discuta passionnément la réforme proposée et en peu de temps elle fut

appliquée par les principales équipes universitaires. En 1890, j'ai suivi l'entraînement de l'équipe de Princeton. Les joueurs, enfermés dans un grand bâtiment, sorte de manège énorme, s'y exerçaient à comprendre et à traduire aussitôt en mouvements les chiffres cabalistiques que leur lançait à l'improviste le capitaine ; le secret de ce langage était, bien entendu, jalousement gardé ; ensuite, ils allaient sur le champ de jeu suivre leur entraînement habituel. Il s'agissait du match annuel qui, au mois de novembre, met aux prises à New-York les deux universités de Yale et de Princeton. Le grand jour arriva ; il y eut plus de quarante mille spectateurs et l'enthousiasme fut indescriptible. À tout instant, les nombres appelés d'une voix sonore provoquaient des mouvements d'un ensemble parfait et d'une opportunité géniale ; la rapidité avec laquelle ils s'accomplissaient était foudroyante. Si intéressé que je fusse au spectacle que j'avais sous les yeux, il me parut que la tactique Deland était doublement défectueuse. En lançant brusquement plusieurs hommes sur un seul, elle accroissait beaucoup les chances d'accidents ; il n'y en eut pas ce jour-là, mais le danger couru n'en apparaissait pas moins clairement. En second lieu, le rôle de chaque équipier était diminué de tout ce que gagnait le rôle du capitaine ; sur lui reposait la plus grande part de responsabilité. Son initiative devenait trop puissante : les autres étaient réduits à une obéissance trop absolue. Ce qui est admirable dans le foot-ball, c'est le perpétuel mélange d'individualisme et de discipline, la nécessité pour chaque homme de raisonner, de calculer, de se décider pour lui-même et en même temps de subordonner ses raisonnements, ses calculs, ses décisions à ceux du capitaine. Il n'est pas jusqu'au sifflet de l'arbitre l'arrêtant pour une « faute » qu'un camarade a commise et qu'il n'a pas même aperçue, qui

n'exerce sa patience et sa force de caractère. Ainsi compris, le foot-ball est, par excellence, l'image de la vie, une leçon de choses vécue, un instrument pédagogique de premier ordre.



Fig. 2 — Une partie de foot-ball : l'engagement.

Aux États-Unis même, on n'a pas tardé à se rendre compte des inconvénients de la méthode Deland et on l'a quelque peu délaissée. Si je l'ai rappelée ici, c'est que rien ne prouve mieux à quel point le foot-ball est un jeu scientifique : le seul fait d'avoir pu lui faire subir une pareille transformation en lui appliquant les principes de la stratégie militaire, établit péremptoirement son caractère « intellectuel ». En tout ceci, je n'ai parlé que du jeu dit de *Rugby* : le foot-ball se joue aussi sous d'autres



Fig. 3 — Une « mêlée » au foot-ball.

règles appelées règles d'*Association*. L'*Association* est un sport très élégant, plein de finesse, mais qui ne saurait être comparé au Rugby. Il est interdit de toucher le ballon avec les mains, de le porter... c'est en somme un « ballon au pied » habilement réglementé, mais ne comportant pas les combinaisons et les péripéties du Rugby. Et maintenant ce Rugby, qui porte le nom du célèbre collègue d'Angleterre d'où partit, voici cinquante ans, la grandiose réforme pédagogique de Thomas Arnold, ce Rugby n'est-il, comme on l'a prétendu, qu'un dérivé de la *soule* ? La *soule* était jadis en grand honneur parmi les paysans de Normandie, et les descriptions qui sont parvenues jusqu'à nous donnent l'impression d'un furieux plaisir auquel prenaient part, d'enthousiasme, des villages entiers. Mais je dois dire que je n'ai aperçu nulle part la trace de ce qui rend les combinaisons du moderne foot-ball si variées et si captivantes, je veux dire une réglementation scientifique.

Si les Français savaient le rôle de l'intelligence et de la volonté, la part de l'esprit et du caractère dans la plupart des sports, — et dans celui-ci en particulier, — avec quel entrain ils y pousseraient leurs enfants ! Mais le Français est un grand sceptique : saint Thomas est son patron. Il faut qu'il touche du doigt... On ne peut pourtant pas rendre le foot-ball obligatoire pour tous les hommes valides à partir de 30 ans, afin de leur en faire mieux apprécier les bienfaits ! Alors, il faut attendre que les joueurs d'aujourd'hui deviennent pères à leur tour ! C'est long, mais sûr.

PIERRE DE COUBERTIN,
Président du Comité international des jeux olympiques.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hektor
- Shev123
- Enmerkar
- Le ciel est par dessus le toit
- Pikinez
- Newnewlaw
- Hsarrazin

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)